

Tristan Bacro
v. 2.1
mai 2006

introduction

Avant toute chose, il me faut préciser que cette introduction, comme souvent, se rédige en même temps que le texte qui suit. Pas avant.

Bien des scribouillards à la plume légère – et j'en fis partie – pensent pouvoir se dispenser du « travail » d'écriture. Le plus souvent, on remarque dans un mail, ou une lettre, quelquefois dans un article et peut-être bientôt dans des bouquins, que l'auteur ne s'est pas même relu. C'est à dire qu'il a suivi le fil d'une pensée obscure, de sa petite personne, ou pire, de ce qu'il croit tel. Je vois là clairement la même obscénité que celle d'un pervers à la sortie d'une école.

L'élaboration d'un texte me semble bien proche du travail d'un sculpteur. Il y a un plaisir indéniable dans l'épuisement de dégager la matière (dispersant ainsi l'angoisse de la page noire) ; ou dans la conception d'un moule sophistiqué qui ne laissera aucune trace sur le résultat final ; ou encore dans sa croissance organique contrôlée (type *Bonsai*). Et bien sûr, il y a la nécessité d'y passer du temps.

La demande d'un carnet de bord en soi est à la fois justifiée en ce sens qu'elle témoignera d'un certain suivi du cours, mais aussi branlante à bien des égards qu'il convient de relever. En premier lieu, les modifications profondes qui suivent le *cours d'histoire des idées* de l'ENSAPL¹ demandent un temps variable et hasardeux pour être « réagies » et intégrées. C'est à dire pour trouver une situation où elles pourront se rendre effectives. Même si – j'en reparlerai – le passé est un champ d'application rapide d'accès, il n'est pas sanction pour autant. Également, il semble évident au regard de cette simple introduction que l'idée même de donner à lire le fil d'une pensée intime en devenir est d'un intérêt plutôt critiquable, oscillant entre platitude minable et intellectualisme sordide, puisqu'il paraît presque impossible dans le cadre proposé de produire quelque chose qui ne fasse appel pour le lecteur à une culture commune d'une telle précision et ponctualité que le résultat en est caduc avant même la remise au destinataire. Ceci n'est pas un devoir, moins encore un travail sérieux, c'est un **jet épistolaire perdu d'avance**.

1 École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille.

Pourtant, il reste la possibilité de détourner l'idée du journal de son sens chronologique et de faire « un bidule » qui commence certes avec le cours dont les *acquis* seront *jugés* mais fera appel aussi à des expériences passées sans rapport direct puis se continuera jusqu'à sa production finale, mais pas définitive ; en se promettant – à la discrétion du correcteur² – de perpétuer un cheminement qui ne lui appartiendra plus. Et n'est-ce pas l'essence de la paternité ?

Aussi ce texte n'est que l'adolescence d'une pensée. Une pensée au demeurant maintenue *en enfance des possibles*³. C'est ainsi exclusivement qu'il devra être lu.

Contrat

Lecteur, prends bien soin d'être en confort (ouvert à toute résonance) et n'hésite pas à sourire – mais sans sarcasmes – ainsi que je le fais en ce moment même ; n'aie pas honte non plus de relire ni de conserver un dictionnaire à portée de main, j'en ai un sous la mienne ; nous parlerons la même langue.

2 Jean-Christophe Gérard, enseignant à l'ENSAPL en *histoire de la pensée contemporaine*.

3 cf. **J.-F. Lyotard**, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, 1988 : « Adresse au sujet du cours philosophique ».

1 Conditions

Il y a quelques années, alors que j'étais occupé à faire le con (j'entends : à produire un certain divertissement) dans une salle de montage, un étudiant plus âgé faisait une copie d'un reportage étrange qu'alors j'eus l'occasion de laisser entrer dans mon esprit. Un peu. Une caresse.

Un vieux monsieur y parlait six heures durant. De tout, de rien, de ce que l'on voudra bien entendre. Il évoquait entre autres, je me souviens, ma préoccupation du moment : l'amitié. Tout et rien, donc. J'avais tout de suite été charmé par Deleuze.

Et puis les études, les amours immatures, en tous domaines, mais surtout un malaise grandissant face aux conditions mêmes de la vie... Bref... J'ai oublié cet homme.

Remarquez que certains disent « voilà » ou encore, « enfin, etc. », je dis « bref » et comme pour tout le monde c'est juste avant le « bref » qu'il eut fallu écouter. Si nous ne sommes pas ici pour parler de ma « petite affaire privée »⁴, cependant nous userons de son fil afin de tourner proprement autour du pot.

Il y a quelques semaines, sur un de ces coups de tête qui poussent à croire en Dieu, je télécharge – c'est mal – *L'abécédaire de Gilles Deleuze*.

Dans la foulée, puisque le bonheur attire le bonheur, je fréquente une femme-une-vraie. Exercice à la différence et à la différance⁵. Car cette femme-là, elle malmène le temps, et la pensée au passage. C'est mon miroir réformant. À son sujet, rien à dire de plus. Le reste se fait, se défait. En cours. Notre cours.

Ici et là, Deleuze met des mots sur des maux. Penser redevient une soif, travailler redevient ripaille. Il évoque *percepts*, *affects*, *concepts* ; de quoi faire face à des problématiques très concrètes, simples, journalières ; de quoi (ré)habiliter la philosophie... Bref. Je ne raconte pas mieux Deleuze que lui-même. C'est chaleureux et grisant comme un irish coffee.

À un moment de son dis(-)cours, je me retrouve obligé de faire une pause.

Vertige.

Mon ventre me travaille. J'ai faim comme peut-être j'ai déjà eu faim dans mon enfance à l'égard du « comprendre ».

Bon sang ! Que de retard à rattraper.

4 Citation de **Gilles Deleuze** au sujet du « mauvais écrivain » dans son *Abécédaire*.

5 cf. une conférence de **Jacques Derrida**. Participe du verbe *différer*.

Ce qui est merveilleux avec la pensée, c'est qu'elle fait appel à la mémoire. Aussi, rien n'est jamais vraiment perdu de ce que l'on a vécu. Je nous soupçonne même de réinterpréter, de réinventer les souvenirs ; de « posséder », pour peu qu'on y travaille, une situation au point d'en incarner des *témoins* potentiels, des points de vue variés. Si bien que le souvenir n'est pas vrai.

Et après ? Quelle importance ? Romancer c'est rehausser le sens où la vérité était trop pâle. C'est jouir de l'*a-justice* du monde.

Aussi le retard n'est pas à aller chercher en arrière. Il se balade avec nous, à portée d'une poignée de main indulgente.

C'est pourquoi Deleuze, s'il est un merveilleux catalyseur, n'en est pas moins accompagné de mes rencontres diverses, toutes, de toujours. Des compagnons de chemin qui, en se pondérant des lumières du philosophe, laissent enfin une trace à étudier sur le sol que je parcours.

Faire des liens entre tous ceux-là.

Aujourd'hui, un Gwenaël Delhumeau devient un fervent pratiquant de l'*apophatisme*⁶. Un Philippe Louguet ennuyeux devient une poupée-russe de « brefs » passionnants. Même une Caroline Maniaque⁷, pauvre demoiselle perdue dans les méandres d'un cours asséché, devient l'avatar de son propre propos, l'illustration tragique d'un siècle finissant.

Et puis avant aussi, des rencontres marquantes : Alessandro Baricco, sublime auteur rompu à la perception de toutes les beautés ; Trudy, ma coloc Italienne, sublime salope rompue à la pratique du sourire, actrice époustouflante dont je vois chaque jour les coulisses silencieuses d'une amie profonde et paisible ; Philippe Madec, architecte-pensant ; *1984* de George Orwell pour maintenir une saine peur ; *Art* de Yasmina Reza pour l'amitié ; *L'étranger* d'Albert Camus pour l'érotisme ; Pierre Desproges pour un style⁸...

Hier encore, j'ai vécu un trop plein. Un peu comme en compagnie de Deleuze. Un de ces « trop » qui poussent justement au « bref ». Un indicible. Trop de liens consécutifs, et ma sourde méfiance envers l'interprétation hâtive (le « tout est relatif » d'Einstein a souffert du même mal, justifiant ainsi les pires lâchetés).

J'appellerai un ami pour décharger ma joie. Nous *con-jouirons*.

6 *Expression de l'impossibilité d'exprimer l'indicible. Ou tourner autour du pot.*

7 Tous trois enseignants à l'ENSAPL.

8 Toute *rencontre*, d'ailleurs, est stylée ; et non sexuée comme il est de bon ton penser.

2 En tiroir

Il y a dans le domaine du goût, une incroyable « étrangère ». L'amertume.

Voilà une chose que presque tous les enfants détestent. Pour cause, elle dénote souvent dans la nature sauvage quelque poison indigeste.

C'est avec l'âge et à force de volonté, par un apprentissage social et donc un peu pervers aussi, que l'amertume s'apprécie. Oui, l'amertume s'apprend. Le bon vin aussi.

Simplification

Par ce biais il est plus aisé d'appréhender qu'il y a des *sentiments sociaux*. Pour exemple, la souffrance de l'amant éconduit est une chose socialement établie au point que même en connaissance de cause et sans raison recevable à notre coeur, on est obligé de faire face à une douleur préfabriquée, normée.

Mais voilà. J'aime – aussi – le jazz. J'en aime le charme, l'ironie... La retenue. Le doute, le déséquilibre, n'y est-on pas par essence confronté à la moindre incursion de *l'autre* ? Et au plaisir de la satisfaction facile (la satisfaction – comme la tolérance – est toujours facile), ne peut-on préférer le grésillement intenable de la patience ?

Ce n'est pas si évident.

Problématique cognitive

Car la pensée bien-pensante – *normale*, normée – passe et doit être traitée comme vraie. Pour notre cerveau, toute proposition est positive⁹. Un soupçon devient une certitude ; une chance infime, un dû.

Sartre disait *avoir trouvé des os dans sa tête et les avoir fait craquer*. Ses os peuvent être mes paliers, des *statuts* pour catégoriser ; une pollution sentimentale née d'une véritable *haine* du doute propre à notre époque. Inclassable, le doute est inconfortable. Et l'on nous a habitués au confort des certitudes « plug & play ».

Tiroir 1 :

C'est devenu un lieu commun que *l'on ne peut penser ce qu'on ne sait dire* – au sujet de l'appauvrissement du langage¹⁰. On peut néanmoins le ressentir et pâtir d'un silence imposé par la précarité intellectuelle. Si l'on accuse de ce mal notre environnement social, il est alors clairement question de ce que Deleuze définit comme étant la *méchanceté* : empêcher la puissance¹¹ de s'accomplir.

Plus précisément, il s'agit ici d'une spoliation de l'identification ; nommer : cet acte accordé par le **divin**.

Famine

9 *Science & Vie H.S. N°232 ; l'empire caché de nos émotions ; « Décisions sous influence » par F. Lassagne.*

10 Chez Pavlov, Bergson et Nietzsche, au fil de 1984 d'Orwell...

11 Littéralement « le pouvoir faire ».

Tiroir 2 :

Ici, par l'introduction d'une notion théologique qui me semble recevable dans un contexte qui n'en a pas l'odeur, l'illustration est faite de ce que je nommerais une « schizophrénie des systèmes ».

Multiplicité

Tombons sur un os.

Lire – entre autres – implique que l'on va chercher à adopter le système de l'auteur, s'immerger dans son monde, ses *percepts*.

Le plus souvent dans le roman de gare, le public, la majorité – si elle existait – en est capable parce que le système employé est très lisse, soigneusement épuré de toute *mal-pensée*. C'est un système à la fois large et flou, permettant à chaque petit monde de chaque petite personne de se retrouver tel quel. Pas de référence qui ne soit politiquement correcte (notion par ailleurs parfaitement *indécidable*, puisqu'il est politiquement correct de ne pas l'être et que l'on parle donc d'un thème plus que d'une direction). C'est reposant, un roman de gare.

Mais il y a aussi des livres très durs où il faut faire sien un paradigme étranger afin de saisir la teneur globale de l'ouvrage. Lequel peut tendre jusqu'à la nouveauté la plus absolue.

À force de cet exercice d'à *la place de* (qui ne s'applique pas qu'aux livres), plusieurs systèmes importés coexistent potentiellement en moi, s'exprimant comme ils le peuvent à chaque objet qui les excite. En général leur expression anarchique obéit aux *principes d'organisation anarchique* et ils finissent par me remettre le *mandat* de mes actes ; autrement dit, je suis plutôt d'accord avec moi-même.

Tiroir 1 :

Or à l'obsolescence d'un statut (entre deux « os » ?), je ne suis plus d'accord avec moi-même. Mes systèmes se tirent la couverture. Je suis arrivé à la frontière d'une *véridiction*¹², ce qui implique de se frotter à une méchanceté passive, un assèchement de l'objet de décharge. Une frustration, dirait le psychanalyste, qu'en appelant un ami sur ce moment de panique j'ai pu essayer. Ce lieu de la frontière induit, si l'on doit la traverser, la naissance d'une *volonté de puissance*.

Appétit

Où trouver la puissance nécessaire à appréhender – prendre possession – de mes « statuts-entre-deux » sans noms ?

Revenons à cette expérience de vertige décrite plus haut. Nous y voilà. Un typique sentiment de *puissance* demeurant sans *objet*. Deleuze et tous mes compagnons offrent soudain des instruments et une énergie cependant encore trop abstraits vus de l'endroit où je me trouve.

Sans plus longtemps tergiverser, il apparaît clairement qu'un jour ou l'autre je serai bienheureux de posséder ces outils ; qu'un jour ou

12 Concept de **Michel Foucault**. Compris ici comme l'idée d'un *paradigme* habité par un *sujet* énonçant un *objet*.

l'autre j'en trouverai de plus adaptés pour une situation jusque là *ingérable* ; que tout est sans cesse différé et requiert patience, écoute et recherche.

Patience et discernement

Il faudrait se demander – mais je ne l'ose qu'à demi – dans quelle mesure tout bonheur n'aurait jamais été **que** dans la différance ; surtout jamais dans la satisfaction. Ainsi toute vitalité serait dans l'opulence des *systèmes-outils-puissances*, de quoi *assembler* justement tout bien-être ; avec pour seul danger celui de verser dans l'intellectualisme : ne pas savoir les discerner (*entre eux, en eux et de leur destination*).

En attendant, à la frontière de la *véridiction* des *sentiments-possibles-hic-et-nunc*, je suis en souffrance.

Où est le plaisir

Je souffre. Comme les matériaux dans le monde du bâtiment, je souffre sous la charge. De la même manière, c'est le signe d'un travail de force dans la masse.

À dire vrai – mais ceci reste entre nous – j'ai parfois l'impression de me détruire quand pour être précis, je me *déconstruis*¹³. Il y a danger permanent. N'est-ce pas excitant ? Est-ce fatiguant ? Contre la fatigue, prenez un irish coffee.

Hier, en tant qu'amant éconduit, j'ai fini par simplement me permettre d'être triste. Un instant¹⁴.

C'était doux.

Un lieu des possibles

Tout sentiment élaboré qui ne résonnait pas dans mon environnement habituel, dans l'étendue neutre de la tristesse a trouvé enfin refuge ; et le puzzle s'est assemblé ; ses pièces libres de se débattre.

J'ai passé une frontière.

De même, en tant qu'être pensant, si Deleuze fut un coup de foudre, il faut accepter parfois d'être triste, d'avoir un *chagrin de travail*. C'est au deuil-seuil du *maître* qu'est l'orée d'une pensée propre.

13 cf. concept de *déconstruction* de **J. Derrida**.

14 « Un instant, court instant, un crachat dans le néant ; juste pour pouvoir dormir enfin d'un sommeil de plomb », *Julie*, « la marmaille nue », **Mano Solo**.

3 Solitude

Postulons : l'architecte travaille pour et dans un monde qu'il doit appréhender le plus largement, le plus clairement possible. Il doit saisir l'esprit qui lui est contemporain, mais aussi son devenir et ses répercussions sur une échéance à l'échelle du bâti.

Pour cela il devrait se détacher de cet esprit, sortir d'un cadre.

Or en guise de cadre, l'architecture (avec un petit « a ») n'est pas un sujet le moins du monde intéressant en soi. L'architecte n'est pas même nécessaire au *construire*. Il n'est que la muse qui insufflera dans le meilleur des cas quelque but commun aux acteurs actifs de la construction. Il canalise des forces bien plus effectives que la sienne.

Quant à l'*ouvrage* (matériel), il devient immédiatement histoire, repère, organe urbain et au mieux, oui, il peut être taxé « d'Architecture » (avec un grand « A ») ; mais sa *réalisation pure* n'intéresse que les architectes. Une fois livrée, la créature ne lui appartient plus : elle *est* au monde ; elle deviendra ce que le temps voudra bien en faire.

Aussi ce cadre de l'architecture n'allant nulle part est-il littéralement « in-sensé ». C'est un piège à loup qui, ayant pris à sa cheville, affame l'architecte au point qu'il fera feu de tout bois – toute autre chose substantielle – sans jamais pour autant s'en vraiment satisfaire. Pour cause, il ne peut sauter où que ce soit à pieds joints. Et que peut-il atteindre dès lors ? Quel est son « compas » ? Jusqu'où peut-il s'éloigner de son épicycle ? Quels tendons limitent ses enjambées ?

A priori, une telle situation devrait permettre – du moins en fantasme – de décrypter, relier et synthétiser tout et n'importe quoi, confinant (pourquoi pas ?) au génie-créateur.

Plus communément, notre héros (dont l'ego arrive vite à satiété) est simplement médiocre – mais – en de nombreux domaines ; et cette médiocrité fait peser bien lourd des responsabilités *incontrôlables*.

Car face aux occurrences en jeu, l'architecte minaude avec charisme, naviguant sur le mensonge récalcitrant d'un savoir absolu dont il serait détenteur. Il est ainsi le bouc émissaire idéal pour les imprévus de tous poils. Mais si par la force des choses il doit *jouer l'adulte* qui humblement précise encore et encore, en coulisses il *fait et est* compromission. Flou, vague, il est telle *la main humaine* à la préhistoire : un « couteau Suisse de la jungle » dont l'efficacité minimale nous poussa à l'intelligence et dont la multiplicité fonctionnelle permit curiosité et désir de conquête. La main est *la frustration originelle*.

L'architecte n'a pas un devoir de connaissance (pour cela il est entouré) mais une nécessité vitale – entendre névrose – de penser ; et de penser large, pluriel, inassouvi.

Sur cette voie, il y a la *solitude*. Peur ambiante, sourde, attachée aux conditions d'un travail ingrat.

Trop souvent, à l'instar de nos plus séniles vieillards avec leurs « toutous », leurs « cha-chats » et autres présences imaginaires, l'architecte développe en réponse à cette détresse un étrange symptôme : il adopte ses oeuvres et les défend comme une louve ses petits. Alvar Aalto, Antoni Gaudí et tant d'autres sont connus pour leurs épisodes délirants voire agressifs. Au résultat, une image « d'originaux » – à rapprocher de celle « d'idiots du village » – si profondément ancrée dans les esprits que même de petits architectes de campagne se croient permis d'entrer sans frapper dans leurs petites réalisations¹⁵.

Leur solitude est désespérée.

Si comme la tristesse, la solitude est un territoire, ils se sont reclus dans un de ses recoins, effrayés, prétextant le retard, l'incompréhension, la vilénie du monde à leur endroit.

Quel gâchis ! Se recroqueviller dans un espace aussi immense, sauvage et varié... Le refus ou la négligence de solitude est à la pensée ce que le suicide est au corps. Sans suite.

Pour ma part, quelle étrange complicité d'avec ceux qui ont foulé le territoire de « ma » pensée bien avant. Je trouve leurs traces sous les miennes pour peu que le temps ne les érode pas trop. Je peux même suivre leur piste un moment. Il y a des traqueurs célèbres comme Nietzsche ou Foucault¹⁶.

Parfois aussi je croise des bédouins – car il y a des caravanes et leurs itinéraires secrets. Parfois encore, on m'accompagne un bout de chemin. Il n'y a pas de destination mais un but : il suffit d'errer et de *rencontrer*¹⁷ inlassablement.

Ces autres voyageurs, bien sûr je leur en veux de m'ôter la fierté du découvreur-conquérant, celle de me croire véritablement seul. Du fond du coeur, je les en remercie. Ma solitude est peuplée.

Depuis quelques semaines, j'ai acheté des livres. Plein. Techniques, sociologiques, philosophiques, des romans ; conseillés, dégottés... Plein.

Et puis – mais il me fait un peu peur – m'attend ce joyeux chapelet dont les perles me sont encore méconnues, mais j'en saisis la belle allure a priori. Chapelet que Deleuze enfile allègrement, *comme si c'était facile* : Spinoza-Nietzsche-Foucault.

15 J'en fus témoin à plusieurs reprises.

16 N'est-ce pas une parabole pour l'épistémologie ?

17 Rencontrer : le préfixe « re », c'est déjà recommencer sans cesse. Venir *en contre*, c'est se mettre sur la route de quelqu'un et différer son trajet. C'est aussi, le temps de la rencontre, venir tout *contre* et se réchauffer.